

CHAPITRE 9

LE BANQUIER ANGLAIS

L'inspecteur général des prisons de Marseille est très ennuyé : pour augmenter son salaire de fonctionnaire, il a fait quelques affaires avec l'entreprise Morrel et fils et lui a prêté¹ cent mille francs. Cela a permis au *Pharaon* d'aller acheter en Inde de précieuses marchandises qui devraient rapporter le double de l'argent prêté. Mais le *Pharaon* a deux mois de retard. Morrel a promis de rembourser l'inspecteur des prisons. Mais celui-ci a besoin de cet argent maintenant.

Un secrétaire ouvre la porte du bureau et annonce :

« Lord Wilmore, de la banque Thomson et French. »

Un Anglais à la belle barbe blonde entre et salue l'inspecteur des prisons.

« Monsieur l'inspecteur, dit-il, nous avons appris que M. Morrel vous devait de l'argent. Il en doit également à la banque Thomson et French. Peut-on lui faire encore confiance ?

– M. Morrel est le plus honnête des hommes. Il rembourse toujours à l'heure. Mais cette fois, j'ai peur qu'il ne puisse pas. Il est venu tout à l'heure pour me dire que si son *Pharaon* n'était pas là d'ici le 15 de ce mois, il ne pourrait pas me payer. Alors, pour lui, ce sera la ruine², la prison.

« Je vous rachète sa dette, dit l'Anglais. Et je paie tout de suite. »

Il sort des billets de sa poche, les met sur le bureau.

1 Prêter : donner de l'argent à quelqu'un qui devra le rendre plus tard (qui devra le rembourser).

2 Ruine : quand quelqu'un a perdu tout son argent (ruiner, se ruiner, être ruiné).

« Vous prenez de gros risques, monsieur, dit l'inspecteur des prisons en comptant les billets. Si le *Pharaon* n'arrive pas, vous n'aurez pas un centime de Morrel.

– C'est la banque Thomson et French de Rome qui décide, répond l'Anglais. Moi, je fais ce qu'ils me disent de faire. Je suis payé pour ça. Et bien payé... Puis-je maintenant vous demander un service personnel ?

– Tout ce que vous voulez, monsieur.

– Vous êtes inspecteur des prisons ?

– Depuis quatorze ans.

– J'ai eu pour professeur à Rome un certain abbé Faria. J'ai appris qu'il était prisonnier au château d'If. Avez-vous des nouvelles de lui ?

– L'abbé Faria ? Le pauvre homme est mort fou il y a six mois, en février.

– Vraiment fou ?

– Oh, oui ! Je suis allé le voir dans sa prison, il y a douze ans. Il m'a proposé un trésor contre sa liberté. Un trésor, j'en ris encore !

– Il est mort en février ? répond l'Anglais. Vous avez une bonne mémoire pour vous rappeler de tous vos prisonniers.

– Si je me souviens aussi bien de la date de sa mort, c'est parce que ce jour-là, il s'est passé quelque chose d'extraordinaire. Le cachot de l'abbé était à quinze mètres de celui d'un prisonnier dangereux, un certain Dantès. J'ai vu aussi celui-là, il y a douze ans. Je n'oublierai jamais son visage. »

L'Anglais sourit.

« Donc, continue l'inspecteur des prisons, Dantès avait réussi à faire des outils et à creuser un tunnel entre les deux cachots. Mais ils n'ont pas pu s'évader. L'abbé est mort avant. Et l'autre prisonnier a pris la place de l'abbé dans le sac qui lui servait de linceul. Il pensait être enterré. Il ne savait pas qu'au château d'If, on n'enterre pas les morts.

On les jette à l'eau. Ah ! j'aurais bien aimé voir la tête de Dantès quand il est tombé dans la mer ! »

Et le directeur des prisons se met à rire.

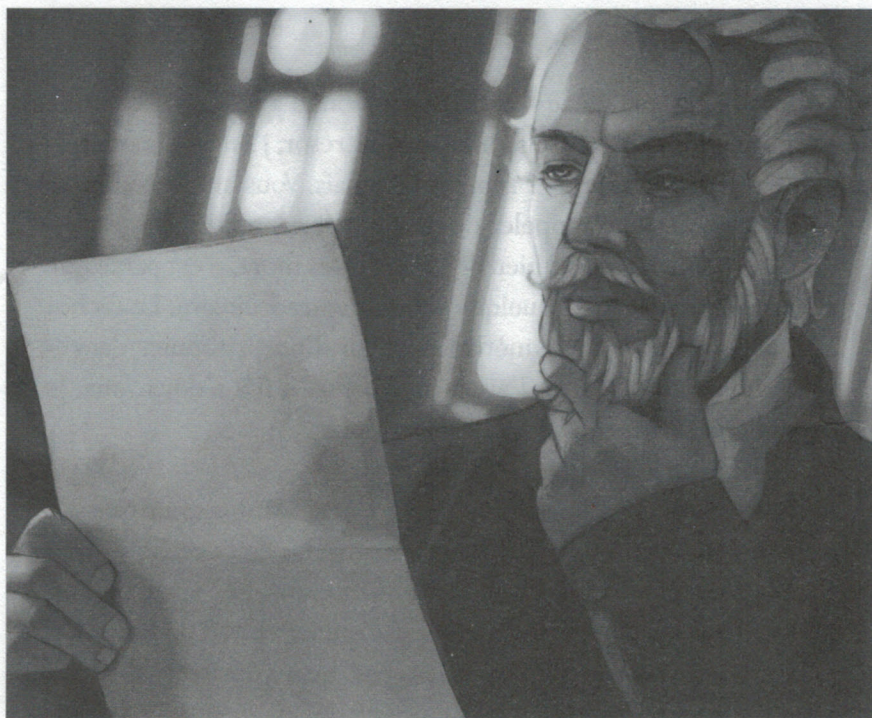
« Moi aussi, j'aurais aimé voir sa tête, dit l'Anglais qui, lui, ne rit pas. Vous êtes sûr que... Dantès s'est noyé ? C'est écrit dans vos dossiers ? »

– C'est écrit : Edmond Dantès est mort.

– Ainsi soit-il. Mais montrez-moi vos documents sur l'abbé Faria. »

Le directeur des prisons lui remet le dossier « Château d'If » et s'en va dans la pièce à côté, heureux de compter son argent qu'il croyait perdu.

L'Anglais lit rapidement le passage sur l'abbé Faria. Puis il tourne les pages jusqu'à Edmond Dantès. Tout y est : la lettre de Danglars



(l'Anglais la cache dans sa poche) et l'interrogatoire de Villefort. Mais cet interrogatoire ne donne pas le nom de M. Noirtier, le père de Villefort. L'Anglais lit ensuite une lettre que Morrel avait envoyé à Napoléon, lors des Cent-Jours, pour lui demander de libérer Dantès : « Sans lui, écrivait Morrel, Votre Majesté ne serait peut-être jamais rentrée de l'île d'Elbe. »

Après le retour de Louis XVIII, cette lettre devint une arme terrible entre les mains de Villefort. Le procureur s'était alors rendu au château d'If et avait ajouté de sa main sur le dossier « Edmond Dantès » : « Partisan de Napoléon. Très dangereux. L'a aidé à revenir de l'île d'Elbe. Le garder dans le plus grand secret. » Au-dessous, l'Anglais lit une dernière note de l'écriture du directeur des prisons : « Rien à faire pour ce prisonnier. »

L'ENTREPRISE MORREL ET FILS

L'entreprise Morrel et fils est déserte. Il y a dix ans, marchands, marins, employés couraient ici dans tous les sens. Maintenant, M. Morrel est seul. Dans son bureau, il fait et refait ses comptes. À cinquante ans, il a l'air d'un vieil homme. On frappe à la porte.

« Entrez, c'est ouvert. »

L'Anglais de tout à l'heure apparaît.

« Bonjour, monsieur. Je suis le représentant de la banque Thomson et French. J'ai racheté toutes vos dettes. Désormais vous devrez tout rembourser à ma banque : cinq cents mille francs.

– Mais pourquoi avez-vous fait cela ?

– C'est un ordre de ma banque.

– Monsieur, je vous rembourserai si mon bateau le *Pharaon* revient de l'Inde. Patientez encore un mois... »

Une jeune fille entre en courant.

« Julie, dit M. Morrel, que vous arrive-t-il, ma fille ?

– Mon père ! J'ai une mauvaise nouvelle. Le *Pharaon* a fait naufrage³.

– Et les marins ? répond M. Morrel.

– Nous sommes tous vivants », dit une voix.

C'est un des marins du *Pharaon*.

« Tant mieux, continue M. Morrel. Il n'y a qu'une seule victime : moi. Laissez-nous maintenant. Je dois parler avec ce monsieur, représentant de la banque Thomson et French. Voilà, monsieur, vous avez entendu. Il ne me reste que vingt mille francs. Prenez-les. Moi, la honte et la ruine m'attendent.

– La maison Thomson et French vous donne encore trois mois. Je reviendrai le 15 septembre.

– Merci, monsieur. Je ferai tout pour vous rendre votre argent. » Pendant trois mois, M. Morrel cherche à faire de nouvelles affaires. Mais tout le monde se méfie de lui, même ses meilleurs amis. Dans les affaires, il n'y a pas d'amis. Il va même à Paris rencontrer le banquier Danglars qui refuse de lui prêter de l'argent pour un nouveau bateau.

Le 15 septembre, M. Morrel est de retour dans son bureau. Il a payé les marins du *Pharaon*. Il n'a plus rien. Il ouvre un tiroir, prend un pistolet, le met dans sa bouche. La porte s'ouvre. C'est son fils, Maximilien, lieutenant à l'armée.

« Père !

– Laissez-moi, je veux me tuer. Le sang lave la honte.

– Alors, donnez-moi un pistolet à moi aussi.

– Mais qui prendra soin de votre sœur et de votre mère ? »

Maximilien se tait. Il a compris. Il va sortir du bureau quand Julie entre en criant :

« Sauvés, nous sommes sauvés ! Regardez ! »

3 Naufrage : accident de bateau qui l'entraîne au fond de l'eau ou sur les rochers.

C'est une lettre de la banque Thomson et French qui explique que l'argent que doit M. Morrel est remboursé. Avec la lettre, il y a un bijou et une carte où il y a écrit : « Pour le mariage de Julie. »

« Où avez-vous trouvé cela, Julie ? »

– J'ai reçu une lettre qui me disait de me rendre dans une petite maison de l'allée des Meilhans. J'y suis allée. Un homme m'a remis cette fortune sans rien dire.

– Cette lettre était signée ?

– Oui, d'un nom étrange : Simbad le Marin.

– Père, crie Maximilien, qui regardait par la fenêtre, le *Pharaon* rentre dans le port !

– Vous êtes fou, mon fils, le *Pharaon* a coulé.

– Non, non ! venez voir à la fenêtre ! »

C'est bien le *Pharaon* qui entre dans le port. Ou plutôt un bateau qui lui ressemble exactement. Au-dessous du nom *Pharaon II*, il y a écrit : Morrel et fils. Les mêmes marins et le même capitaine sont à bord. Toute la famille Morrel court vers le port avec des cris de joie.

Caché derrière un arbre, un homme d'une trentaine d'années, les cheveux noirs, les regarde.

« Sois heureux, Morrel, noble cœur. Tu as essayé de m'aider en secret. Moi aussi, je t'aide en secret. »

Puis il appelle :

« Jacopo ! Jacopo ! »

Une chaloupe vient le chercher et l'emmène vers un grand bateau prêt à partir. Il monte dessus avec la souplesse d'un marin. Pendant que le bateau s'éloigne, il regarde Marseille comme si c'était pour la dernière fois et il murmure :

« C'est fini. Comme la Providence, j'ai récompensé les bons. Comme le Dieu vengeur, je vais punir les méchants. »

